

Qui et quoi est diffus, dans la ville diffuse? Nommer l'étalement urbain contemporain

Christian Schubarth, IC Infraconsult SA, Berne
e-mail: christian.schubarth(at)infraconsult.ch

Article paru dans: «GEA» no22, Aprile 2007,
GEA/Associazione dei geografi, Bellinzona,
<http://www.gea-ticino.ch/>

Introduction

L'urbanisme et l'aménagement du territoire ont été marqués ces vingt dernières années par l'émergence d'une nouvelle préoccupation pour l'étalement urbain. Bien que ce phénomène ne soit pas récent, certains faits sont tout de même propres à la période contemporaine:

- l'apparition de nouvelles centralités à la frange de la ville où des entreprises s'installent à proximité des aéroports et des échangeurs d'autoroutes;
- l'importance accrue de la mobilité individuelle et de la grande distribution: autrefois vus comme des activités annexes, les déplacements et le shopping deviennent centrales dans la vie quotidienne;
- la perte d'habitants des grandes villes et l'étalement, jusque dans les endroits les plus ruraux et montagnards, de l'habitat périurbain, contribuant à brouiller de plus en plus l'identité propre des espaces ruraux.

Pour les spécialistes, au-delà des faits, les constats sont accompagnés de sentiments de frustration et de résignation. Depuis les années 1960, les politiques d'aménagement du territoire privilégiaient les principes de l'économie du sol et de la concentration des activités dans des centres bien définis et délimités. La figure de la ville compacte, inspirée des représentations des villes du Moyen-Âge et valorisée depuis l'urbanisme postmoderne, servait alors d'image directrice idéale (Rossi 1995). Au vu du paysage contemporain où les espaces de transition deviennent de plus en plus importantes et la campagne se distingue de moins en moins de la ville, c'est la démarche même de l'aménagement qui est vue comme fautive: elle était censée empêcher l'évolution qui a eu lieu.

Que faire face à ces nouvelles réalités? Encore aujourd'hui certains défendent la ville compacte comme le seul mode territorial viable. De plus, par la reconversion de friches industrielles en espaces pour habitations et activités tertiaires ainsi que le soin accru de la qualité de vie et la sécurité, la plupart des villes européennes et américaines ont réussi à rebondir et à renverser la balance démographique. Souvent justement présenté comme l'alternative à l'étalement urbain, ce dernier n'est pourtant pas ralenti mais continue, lui aussi, de croître.

Malgré les mérites de la ville compacte, certains urbanistes portent d'autres regards sur l'étalement urbain. Les uns osent avouer que l'évolution acquise ne peut pas être renversée – ce que, en effet, certains défenseurs de la ville compacte semblent implicitement espérer – et se doivent de s'intéresser à cette condition territoriale. D'autres vont même plus loin et ne voient, a priori, pas de raison pour dire que l'étalement urbain est forcément problématique.

Néanmoins ces urbanistes et chercheurs reconnaissent tous un déficit quant aux catégories géographiques et aux concepts descriptifs. Le territoire a, pour beaucoup, été pensé par l'opposition de deux notions, ville et campagne. Les deux se distinguaient et se complétaient mais étaient clairement délimitées et séparées l'une de l'autre. Mais que sont, en termes de catégories géographiques, les échangeurs d'autoroutes? les conglomérats de supermarchés, Drive-In-Fastfood et hangars de la petite industrie? les ensembles de maisons individuelles? les parcs éoliens? Ces objets, ces ensembles d'objets sont importants comme éléments ou comme ensembles dans le paysage mais correspondent à un genre spatial non identifiable. Il manque alors un éventail de

catégories géographiques et de concepts pour décrire ces espaces ou pour développer une réflexion de prospective.

Vers un nouvel ordre catégorique?

Ce développement souligne que la problématique de l'étalement urbain ne renvoie pas qu'à une question factuelle qui peut être abordée par la seule démarche réaliste où le monde est compris de manière mimétique, c'est-à-dire où nos moyens de représentation correspondent à un miroir fidèle à la réalité qui nous entoure. L'étalement urbain renvoie, en même temps, à notre manière de penser, de classer, d'organiser, de décrire et d'exprimer l'espace.

En sciences humaines, un ensemble de travaux représentent ce type de démarche, rassemblés sous l'expression «crise de la représentation» (Mondada 2000). La géographie humaine est particulièrement concernée par cette crise. Ainsi, elle s'est intéressée dès les années 1970 à la formation des représentations spatiales de l'homme et leurs effets sur les pratiques sociales. Par rapport à une conception où les pratiques de l'homme sont déterminées par les possibilités de son environnement, les conditions de vie contemporaines font que l'espace géographique, au sens matériel, devient de moins en moins important dans le façonnement de nos quotidiens. L'espace représenté et, par là même, souvent idéalisé influence alors de plus en plus la condition spatiale de l'homme. L'essentiel à retenir, c'est que les représentations spatiales n'intéressent ici pas comme des faits isolés mais à travers leurs interactions avec l'acteur social, ses pratiques et leurs effets sur l'espace (Werlen 1995). Pour la géographie humaine, la problématique des représentations spatiales est devenue une issue essentielle, au point d'influencer aussi d'autres spécialisations de la discipline.

En urbanisme, cette crise de la représentation et son potentiel ont pour beaucoup été ignorés. Ceci peut étonner d'autant plus que son étincelle provienne justement de l'urbanisme et de sa lecture postmoderne de la ville dans les années 1960. On ne la considérait pas seulement comme un ensemble de constructions mais prenait en compte la perception subjective de l'espace (Lynch 1960).

Dans la même période, Françoise Choay (1965) critiquait la prétention d'objectivité des propos d'urbanisme et démontrait les partis pris de ses collègues. Or, dans les années 1970, le potentiel critique de l'urbanisme postmoderne aboutissait à une nouvelle objectivité de la discipline, se traduisant essentiellement par le style dit postmoderne (Jacks 1977, Bideau 2000). Ceci contribuait très certainement à rétablir une conception traditionaliste de la ville.

Depuis une quinzaine d'années, les travaux se sont multipliés, non seulement pour décrire l'étalement urbain mais également pour éviter le regard négatif. Ces travaux analysent en détail les mutations spatiales que j'ai mentionnées en introduction. Certains d'entre eux essaient également de cadrer leur contribution dans une réflexion ontologique. En résultent des nouvelles appellations. «Edge City» est l'expression choisie par Joël Garreau (1992) qui étudie les nouvelles formes d'urbanité en dehors des villes aux États-Unis. «Métapole» est proposée par l'urbaniste français François Ascher (1995) qui considère que la ville est capable de se renouveler et d'intégrer cet «au-delà» qu'elle est actuellement en train de générer. La «città diffusa» a pu s'établir comme expression parlant de la ville qui, s'éloignant de plus en plus de sa source, devient de plus en plus difficile à identifier (Secchi 2004). En Allemagne, la «Zwischenstadt» de Thomas Sieverts (1997) fait de la condition de l'intermédiaire la clé de lecture essentielle de la ville contemporaine. En Suisse, André Corboz (2001, 2000) s'est servi de la métaphore du «palimpseste» pour parler du territoire contemporain et considère la Suisse comme étant devenue une «hyperville».

Il serait bien entendu faux de prétendre que ces travaux parlent précisément des mêmes choses. Ils partagent la préoccupation que la ville, l'urbain et l'urbanité dépassent de nos jours ces objets spatiaux qu'on appelle communément les villes. Mais, au-delà de ce dénominateur commun, je distingue trois postures différentes:

- la première identifie des «nouvelles centralités» en dehors des villes classiques. Il y a alors, si on veut, des nouvelles villes, s'intégrant pour l'essentiel dans un ensemble métropolitain. Pourtant la notion de ville,

Ordre catégorique vs. ordre de catégorisation?

Résumons: il y a, d'une part, des mutations territoriales remettant en question l'ordre traditionnel des catégories géographiques de ville et de campagne/montagne; de l'autre, on constate les difficultés pour former et communiquer un vocabulaire adapté. Faut-il, maintenant, considérer cette situation comme problématique ou pas? Contribue-t-elle à un flou général sur la question, serait-elle co-responsable de cette évolution territoriale non durable? En conclusion, j'essaie d'esquisser trois pistes de réflexion qui pourraient aider à nous positionner par rapport cette problématique.

La première renvoie à un constat plutôt banal: malgré la pertinence du questionnement, ville et campagne/montagne ne sont pas si obsolètes comme certains le prétendent mais, capables d'évoluer, se montrent à nous avec de nouveaux visages. Dans ce sens, la campagne est aujourd'hui une campagne qui contient le résidentiel périurbain tout en gardant son identité de campagne. Quant aux territoires déjà plus urbanisés, on peut imaginer que les processus actuels correspondent à une phase de consolidation urbaine là où, ces quarante dernières années, s'est développée une urbanisation pionnière. Au fond, la question de la catégorie serait alors une fausse question, car, dans l'essentiel, il y a juste «toujours plus de ville». À ce moment-là, un nouveau vocabulaire n'est pas nécessaire pour décrire ces territoires.

Par contre – deuxième piste – si on admet que la ville, la campagne et d'autres types de territoires soient en mutation (et, par ailleurs, si la ville s'agrandit de plus en plus, ceci peut modifier sa qualité), l'absence du vocabulaire peut s'avérer problématique. Il est vrai que nous n'affrontons pas trop de difficultés pour circonscrire les phénomènes et processus spatiaux qui forment la qualité des nouveaux territoires quand nous nous servons de la langue ou de la photographie; néanmoins de nombreux outils, comme les SIG et le zonage, fonctionnent sur la base de la catégorisation standardisée de l'espace. Or que faire si le principe de catégorisation n'est pas remis en question, non pas juste pour maintenir *pro forma* un monde ordonné mais pour pouvoir

profiter des avantages des catégories, comme l'insertion du savoir dans une tradition, la possibilité de comparaison et le partage des références? Faut-il alors créer des nouvelles catégories, formelles et solides, pour les territoires émergents?

Oui, d'accord, mais comment faire pour que les catégories puissent s'établir, être reçus et échangés? Finalement – et troisième piste – ce n'est pas tant sur la catégorie en soi qu'il s'agit de s'arrêter mais sur les processus de catégorisation. La littérature mentionnée ci-dessus montre la richesse des démarches de catégorisation. Ses auteurs remettent en question les catégories traditionnelles et, avec ceci, les pouvoirs qui les mettent en place. Mais, en même temps, ils soutiennent une démarche de catégorisation qui est classique dans la mesure où la catégorie est le produit d'une réflexion d'expert, communiqué selon une démarche top-down. Autrement dit, il s'agit de catégories qui ne sont pas négociées ou discutées. Par quelles démarches, et dans quel intérêt, peut-on imaginer d'autres modalités de catégorisation?

Ces trois pistes ne s'excluent pas l'une l'autre et doivent nous inciter à penser la question de l'étalement urbain de manière plurielle. En même temps, elles soulignent la dimension proprement géographique du problème car, face aux mutations observées, le territoire ne peut pas être abordé comme un fait extérieur mais nous renvoie la balle et exige un positionnement de la part de son acteur.

Sources

Ascher François, 1995, *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris, éd. Odile Jacob.

Bideau André, 2000, «De-Typologisierung» (Editorial zum Themenheft), in: *werk, bauen + wohnen*, no3, Zürich, werk-verlag, pp.8-9.

Choay Françoise, 1994, «Le règne de l'urbain et la mort de la ville», in: Dethier Jean & Guiheux Alain, *La Ville, art et architecture en Europe 1870-1993*, Paris, Centre Pompidou, pp.26-35.

Choay Françoise, 1965, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Paris, Seuil.

- Corboz André, 2001 [1983], «Le Territoire comme palimpseste», in: Corboz André, *Le Territoire comme palimpseste et autres essais*. Besançon, Imprimeur, pp. 209-229.
- Corboz André, 2000, «La Suisse comme hyperville», in: *Le Visiteur*, no6, Paris, Société française des architectes, pp.112-129.
- Debarbieux Bernard, 2004, «De l'Objet spatial à l'effet géographique», in: Debarbieux Bernard & Fourny Marie-Christine, *L'Effet géographique: construction sociale, appréhension cognitive et configuration matérielle des objets géographiques*, Grenoble, Maison des sciences de l'homme-Alpes, pp.11-33.
- Dubois-Taine Geneviève et Chalas Yves (éds.), 1997, *La Ville émergente*, La Tour d'Aigues, Aube.
- Garreau Joel, 1992, *Edge Cities. Life on the New Frontier*, New York, Anchor Books.
- Jencks Charles, 1977, *The Language of Post-Modern Architecture*, London, Academy.
- Koolhaas Rem, 1995 [1994], «The Generic City», in: Koolhaas Rem & Mau Bruce, *S, M, L, XL*, Rotterdam, 010 Publishers, pp.1238-1264.
- Lynch Kevin, 1960, *The Image of the City*, Cambridge, MIT Press.
- Mondada Lorenza, 2000, *Décrire la ville: la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos.
- Oatley Nick, 2001, «L'Apparition de l'Edge (of) City: quels mots pour les 'nouveaux' espaces urbains», in: Rivière d'Arc Hélène (éd.), *Nommer les nouveaux territoires urbains*. Paris, Editions Unesco (MOST) et Maison des sciences de l'homme, pp.17-38.
- Rossi Aldo, 1995 [1966], *L'Architettura della città*, Torino, CittàStudiEdizioni.
- Secchi Bernardo, 2004, «La Ville européenne contemporaine et son projet», in: Chalas Yves (dir.), *L'Imaginaire aménageur en mutation*, Paris, L'Harmattan, pp.121-153.
- Sieverts Thomas, 1997, *Zwischenstadt: zwischen Ort und Welt, Raum und Zeit, Stadt und Land*, Braunschweig / Wiesbaden, Vieweg Verlag.
- Werlen Benno, 1995, *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag.